



CAMILLA
LÄCKBERG

*La cage
dorée*

actes noirs
ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LA PRINCESSE DES GLACES, Actes Sud, 2008 ; Babel noir n° 61.
LE PRÉDICATEUR, Actes Sud, 2009 ; Babel noir n° 85.
LE TAILLEUR DE PIERRE, Actes Sud, 2009 ; Babel noir n° 92.
L'OISEAU DE MAUVAIS AUGURE, Actes Sud, 2010 ; Babel noir n° 111.
L'ENFANT ALLEMAND, Actes Sud, 2011 ; Babel noir n° 121.
CYANURE, Actes Sud, 2011 ; Babel noir n° 71.
LA SIRÈNE, Actes Sud, 2012 ; Babel noir n° 133.
LE GARDIEN DE PHARE, Actes Sud, 2013 ; Babel noir n° 158.
LA FAISEUSE D'ANGES, Actes Sud, 2014 ; Babel noir n° 175.
LE DOMPTEUR DE LIONS, Actes Sud, 2016 ; Babel noir n° 206.
LA SORCIÈRE, Actes Sud, 2017.

Jeunesse

SUPER-CHARLIE, Actes Sud Junior, 2012.
SUPER-CHARLIE ET LE VOLEUR DE DOUDOU, Actes Sud Junior, 2013.
LES AVENTURES DE SUPER-CHARLIE. MAMIE MYSTÈRE, Actes Sud Junior, 2015.

Cuisine

À TABLE AVEC CAMILLA LÄCKBERG, Actes Sud, 2012.

Titre original :
En bur av guld
Éditeur original :
Bokförlaget Forum, Stockholm
© Camilla Läckberg, 2019
publié avec l'accord de Nordin Agency, Suède

Photographie de couverture : © MATT IRWIN / TRUNK ARCHIVES

© ACTES SUD, 2019
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-12340-6

CAMILLA LÄCKBERG

La cage dorée

La vengeance d'une femme
est douce et impitoyable

roman traduit du suédois
par Rémi Cassaigne

ACTES SUD

pour Christina

I

“Et si elle était juste blessée ?” demanda Faye.

Elle fixait la table, incapable de soutenir leurs regards.

Une brève hésitation. Puis une voix désolée :

“Il y a énormément de sang. Pour un si petit corps. Mais je ne veux pas spéculer avant qu’un médecin légiste ait pu se prononcer.”

Faye hocha la tête. On lui donna de l’eau dans un gobelet en plastique transparent, elle le porta à sa bouche, mais tremblait si violemment que quelques gouttes coulèrent le long de son menton sur son chemisier. La policière blonde aux gentils yeux bleus se pencha et lui tendit une serviette en papier pour s’essuyer.

Elle s’épongea lentement. L’eau allait laisser de vilaines taches sur son chemisier en soie. Mais ça n’avait plus aucune importance.

“Il n’y a aucun doute ? Plus aucun ?”

La policière lorgna vers son collègue, puis secoua la tête en pesant soigneusement ses mots :

“Encore une fois : un médecin doit se prononcer sur ce que nous avons trouvé sur la scène de crime. Mais, pour le moment, tout pointe dans la même direction : votre ex-mari Jack a tué votre fille.”

Faye ferma les yeux en étouffant un sanglot.

Julienne dormait enfin. Ses cheveux étalés sur l'oreiller rose. La respiration calme. Faye lui caressa la joue doucement pour ne pas la réveiller.

Jack devait rentrer ce soir de son voyage d'affaires à Londres. Ou Hambourg ? Faye ne se souvenait plus. Il rentrerait fatigué et stressé, mais elle veillerait à ce qu'il se détende comme il faut.

Elle referma précautionneusement la porte de la chambre de Julienne, se glissa dans l'entrée pour vérifier si la porte était verrouillée. Dans la cuisine, elle passa la main sur la surface du plan de travail. Trois mètres de marbre veiné de vert. Carrare, bien sûr. Malheureusement très peu pratique : la surface poreuse du marbre absorbait tout comme une éponge, et présentait déjà quelques vilaines taches. Mais pour Jack, il n'avait pas été question de choisir plus fonctionnel. La cuisine de l'appartement de Narvavägen avait coûté presque un million, et on n'avait mégoté sur rien.

Faye attrapa une bouteille d'amarone et posa un verre sur le plan de travail. Bruit du verre sur le marbre, glouglou du vin – un concentré de ses soirées à la maison, quand Jack n'était pas là. Elle versa le vin précautionneusement, pour qu'il n'y ait pas de nouvelles taches à la surface blanche du marbre, et ferma les yeux en portant le verre à sa bouche.

Elle baissa la lumière et gagna l'entrée, où trônaient les portraits en noir et blanc de Jack, Julienne et elle. Pris par Kate Gabor, la photographe officielle de la cour, qui, chaque année, faisait de fabuleuses images des enfants de la famille royale

jouant dans les feuilles mortes en habits blancs amidonnés. Jack et elle avaient choisi des photos estivales. Ils étaient gais et détendus, au bord de l'eau. Julienne entre eux, ses cheveux blonds au vent. Vêtements blancs, bien sûr. Elle une simple robe en coton Armani, Jack chemise et pantalon retroussé Hugo Boss, Julienne une robe en dentelle de la collection enfants de Stella McCartney. Ils s'étaient disputés juste avant de prendre ces photos. Elle ne se rappelait pas à quel sujet, juste que c'était sa faute. Mais rien de leur mésentente ne transparaissait sur le portrait.

Faye monta l'escalier. Hésita devant la porte du bureau de Jack, puis l'ouvrit. La pièce était située dans une tour, avec vue panoramique. Un agencement unique pour un bien unique, comme l'avait dit l'agent immobilier en leur faisant visiter l'appartement, cinq ans plus tôt. Elle avait alors Julienne dans le ventre et la tête pleine d'espoirs lumineux pour l'avenir.

Elle aimait cette tour. L'espace et la lumière qui se déversait par les fenêtres donnaient l'impression de voler. Et à présent, dans l'obscurité compacte, les parois voûtées tout autour d'elle lui faisaient l'impression d'un cocon douillet.

Elle avait elle-même aménagé la pièce, comme le reste de l'appartement. Choisi les papiers peints, les bibliothèques, le bureau, les photographies et les tableaux au mur. Et Jack adorait. Il ne remettait jamais son goût en question, et sa fierté n'avait pas de bornes quand des invités leur demandaient le numéro de leur décorateur.

Dans ces moments-là, il la laissait briller.

Alors que toutes les autres pièces étaient modernes, lumineuses et spacieuses, le bureau de Jack avait une touche plus masculine. Plus grave. Elle avait consacré plus d'énergie à cette pièce qu'à la chambre de Julienne et tout le reste de l'appartement. Jack devait y passer beaucoup de temps et y prendre des décisions importantes engageant l'avenir de la famille. Lui aménager là ce havre de paix, juste au-dessous des nuages, c'était bien le moins qu'elle puisse faire.

Faye caressa avec satisfaction le bureau rustique de Jack qu'elle avait acheté aux enchères chez Bukowski et qui avait autrefois appartenu à Ingmar Bergman. Jack n'était pas

spécialement féru de Bergman, il préférait les films d'action avec Jackie Chan ou les comédies avec Ben Stiller mais, comme elle, il aimait les meubles avec une histoire.

Lorsqu'il faisait visiter l'appartement à des hôtes, il ne manquait pas de frapper deux fois ce bureau du plat de la main en indiquant, comme en passant, que ce beau meuble avait jadis appartenu au réalisateur mondialement connu. Chaque fois, Faye souriait, car au moment où il prononçait ces mots, leurs regards se croisaient. C'était là encore une des mille choses qu'ils avaient partagées et partageaient encore. Ces regards complices, ces petits riens qui construisaient une relation.

Elle se laissa tomber dans le fauteuil, devant l'ordinateur, pivota d'un demi-tour et se retrouva face à la fenêtre. La neige tombait, avant de se transformer en bouillasse dans la rue, tout en bas. En se penchant, elle aperçut une voiture qui peinait à avancer dans cette sombre soirée de février. Au niveau de Banérgatan, le conducteur tourna le volant et disparut en direction du centre-ville. Un instant, elle oublia ce qu'elle était venue faire dans le bureau de Jack. Qu'il était facile de se perdre dans la nuit en se laissant hypnotiser par les flocons qui crevaient le noir.

Faye cligna des yeux, se redressa, fit pivoter le fauteuil pour revenir face au grand écran Apple et bougea la souris pour le rallumer. Elle se demanda ce que Jack avait fait du tapis à souris qu'elle lui avait offert à Noël, avec une photo de Julienne et elle. À la place il en avait un bleu, laid, avec le logo Nordea. Le cadeau annuel fait aux clients de la banque privée.

Elle connaissait son mot de passe. *Julienne2010*. Au moins, il n'avait pas Nordea en économiseur d'écran, mais toujours la photo de Julienne et elle prise à Marbella. Elles étaient à la frange des vagues, Faye tenait sa fille à bout de bras, levée vers le ciel. Elles riaient toutes les deux, mais le rire de Faye se sentait plus qu'il ne se voyait, étant couchée de dos, les cheveux dans l'eau. En revanche, les yeux bleu clair de Julienne regardaient vers l'appareil, droit dans l'objectif. Dans les yeux tout aussi bleus de Jack.

Faye se pencha plus près, laissant son regard glisser sur son corps bronzé luisant de sel et d'eau. Cela avait beau être juste

quelques mois après son accouchement, elle était en meilleure forme qu'aujourd'hui. Son ventre était plat. Ses bras minces. Ses cuisses fines et fermes. Aujourd'hui, presque trois ans plus tard, elle avait pris au moins dix kilos. Peut-être quinze. Voilà longtemps qu'elle n'avait pas osé se peser.

Elle arracha son regard de son corps à l'écran et ouvrit le moteur de recherche, cliqua sur l'historique et entra *porn*. Les liens s'affichèrent, classés par date. Elle pouvait facilement suivre les fantasmes sexuels de Jack, ces derniers mois. Comme un répertoire de ce qui l'excitait. *Fantasmes pour les nuls*.

Le 26 octobre, il avait visionné deux clips. *Russian Teen Gets Slammed by Big Cock* et *Skinny Teen Brutally Hammered*. On pouvait dire ce qu'on voulait de l'industrie du porno, mais au moins, les titres des films étaient concrets. Pas de périphrases. Aucune tentative d'enjoliver, de faire mousser, de mentir sur la marchandise et sur ce que désirait le client face à son écran. Un dialogue direct, une communication ouverte et franche.

Depuis qu'elle le connaissait, Jack avait toujours regardé du porno, et elle en regardait parfois elle aussi quand elle était seule. Elle méprisait ses amies qui prétendaient qu'il ne viendrait jamais à l'idée de leurs maris d'en mater. Comme déni, ça se posait là.

Autrefois, Jack n'avait jamais laissé sa consommation de porno empiéter sur leur vie sexuelle. Ça n'avait jamais été l'un ou l'autre. Mais désormais, il ne venait plus vers elle, alors qu'il continuait à chercher à se satisfaire avec *Skinny Teen Brutally Hammered*.

La boule qu'elle avait au ventre ne faisait que grossir à mesure que défilaient les clips. Les filles y étaient jeunes, maigres et soumises. Jack avait toujours aimé les filles minces et jeunes. Lui, il n'avait pas changé, elle, oui. Et n'était-ce pas ainsi que la plupart des hommes voulaient leurs femmes ? À Östermalm, pas question de vieillir ou de prendre du poids. Du moins pour la gent féminine.

Ce dernier mois, Jack avait regardé le même film sept ou huit fois. *Young Petite Schoolgirl Brutally Fucked by Her Teacher*. Faye cliqua sur *play*. Une jeune fille en jupe courte à carreaux, chemise blanche, cravate et bas, avec des couettes à la

Fifi Brindacier, a des problèmes à l'école. Surtout en biologie. Ses parents inquiets et responsables lui font donner des cours de soutien et la laissent seule à la maison. On sonne à la porte. Un homme d'une quarantaine d'années, avec une veste renforcée aux coudes et un cartable à la main. Ils vont dans une cuisine lumineuse. La fille va chercher ses manuels et ouvre la leçon du jour. L'anatomie musculaire.

“Je te nomme un muscle, et tu dois me le montrer sur ton corps, ça ira ?” demande le professeur d'une voix grave.

La fille fait de grands yeux ronds, la bouche en cul-de-poule. Elle réussit à trouver les deux premiers. Quand il demande *gluteus maximus*, ou grand muscle fessier, elle remonte un peu sa jupe, faisant voir le bas de sa culotte à l'écran, et montre le bord externe de son aine. Le professeur secoue la tête en souriant :

“Lève-toi, je vais te montrer.”

Elle repousse sa chaise et se met debout. Il avance sa grosse main, suit lentement l'intérieur du genou vers le haut, sous la jupe. Il la remonte encore davantage et écarte la culotte. Enfonce un doigt. La fille gémit. Un parfait gémissement porno. Avec malgré tout une nuance d'innocence surprise et de mauvaise conscience. Un aveu pour le spectateur qu'elle sait qu'elle ne devrait pas. Que c'est mal. Mais qu'elle n'y résiste pas. Que la tentation est trop forte.

Il fait entrer et sortir son doigt plusieurs fois. Puis la plaque contre la table et la baise. Elle crie, gémit, griffe la table. Supplie qu'il continue. À la fin, il lui demande de remettre ses lunettes – qui étaient tombées pendant ce rodéo – avant de lui gicler au visage. Révulsée de jouissance, la bouche entrouverte, l'écolière reçoit le sperme.

Nulle part aussi clairement que dans les films pornos n'apparaît l'importance que les hommes accordent à leur sperme. Il y est distribué à des femmes pantelantes et recueillies, bouches entrouvertes, comme si c'était un cadeau.

Faye éteignit l'ordinateur d'un clic de souris sur l'affreux tapis Nordea. Voilà ce que Jack voulait, et voilà ce qu'il allait avoir.

Elle recula le fauteuil, qui grinça de mauvais gré, et se leva. Il faisait à présent nuit noire. La légère chute de neige avait cessé. Elle quitta la pièce en emportant son verre de vin.

Dans son dressing, Faye avait tout ce qu'il fallait. Elle regarda l'heure. Neuf heures et demie. L'avion de Jack allait bientôt atterrir, il serait bientôt dans un taxi. Il avait bien entendu la carte VIP, il n'attendrait pas, ne mettrait pas longtemps à rentrer de l'aéroport.

Elle prit une douche rapide, se savonna tout le corps et rasa la petite touffe qui s'était formée sur son pubis. Elle se maquilla, mais pas comme d'habitude, d'une manière un peu bâclée, juvénile. En tartinant beaucoup de rouge, en mettant trop de mascara, et, cerise sur le gâteau, elle dégota un rouge à lèvres rose chewing-gum au fond de sa trousse à maquillage, sans doute un échantillon reçu lors d'un quelconque événement.

Ce n'est pas elle qu'aurait Jack – pas Faye, sa femme, la mère de son enfant – mais quelqu'un de plus jeune, de plus innocent, intact. C'était ce dont il avait besoin.

Elle choisit une des plus légères cravates grises de Jack, la noua à la va-vite. Chaussa une paire de lunettes de lecture qu'elle avait honte d'utiliser et cachait donc quand elle avait de la visite. Rectangulaires, noires, Dolce & Gabbana. Faye contempla le résultat dans le miroir. Elle faisait dix ans de moins. Presque comme elle était en quittant Fjällbacka.

La femme de personne. La mère de personne. C'était parfait.

Faye se glissa dans la chambre de Julienne pour prendre un de ses cahiers et un crayon à gomme rose. Elle s'arrêta en entendant sa fille murmurer dans son sommeil. Allait-elle se réveiller ? Non, sa respiration redevint calme.

Elle retourna à la cuisine remplir à nouveau son verre de vin, mais se ravisa et sortit d'un tiroir une des timbales en plastique de Julienne – une grande, à l'effigie d'Hello Kitty, avec un couvercle et une paille. Elle y versa du vin rouge. Parfait.

Quand la clé tourna dans la serrure, elle était en train de feuilleter *The Economist*, que Jack s'obstinait à toujours placer en évidence. Elle était la seule à vraiment le lire.

Jack posa sa valise par terre, se déchaussa et glissa des embauchoirs en cèdre dans ses souliers italiens cousus main en cuir

léger. Faye resta immobile. À la différence du discret gloss Lancôme qu'elle utilisait d'habitude, le rouge à lèvres rose poissait et dégageait un parfum vaguement synthétique.

Jack ouvrit doucement le réfrigérateur. Toujours sans la voir. Il marchait sur la pointe des pieds, pensant sans doute qu'elle et Julienne dormaient toutes les deux.

Elle le regardait, cachée dans l'ombre du séjour. Comme une étrangère épiant par une fenêtre, elle pouvait l'observer à son insu. En temps normal, Jack était toujours sur le qui-vive. Là, pensant n'être vu de personne, il avait des mouvements différents. Détendus, presque négligés. Son corps d'habitude si élancé était légèrement tassé, pas beaucoup, mais assez pour qu'elle, qui le connaissait bien, remarque la différence. Son visage était plus lisse, sans cette ride soucieuse qu'il arborait désormais si souvent, même dans les mondanités qui étaient si intimement liées à sa carrière, à leur vie, où des rires et des verres entrechoqués pouvaient, dès le lendemain, se traduire en affaires brassant des millions.

Elle se souvenait de Jack jeune, quand ils s'étaient rencontrés. Son regard malicieux, ses rires gais, ses mains qui ne pouvaient s'empêcher de la toucher à tout bout de champ, qui n'en avaient jamais assez d'elle.

La lueur du réfrigérateur éclairait son visage, et elle n'arrivait pas à en détacher ses yeux. Elle l'aimait. Aimait ses larges épaules. Aimait ses grandes mains qui saisissaient à présent le pack de jus de fruits pour le porter à ses lèvres. Il serait bientôt sur elle, en elle. Dieu, qu'elle le désirait.

Le désir la fit peut-être bouger car, soudain, il tourna le visage vers la porte lisse du four et y vit son reflet. Il sursauta et fit volte-face. Le pack de jus toujours à la main, à mi-chemin de sa bouche.

Il le posa sur l'îlot central.

“Tu es réveillée ?” s'étonna-t-il. La ride avait réapparu entre ses deux sourcils bien dessinés.

Faye ne répondit pas, se contenta de se lever et fit quelques pas vers lui. Il la déshabilla des yeux. Cela faisait longtemps qu'il ne l'avait pas regardée ainsi.

“Viens”, dit-elle doucement, d'une voix claire.

Jack referma le réfrigérateur, et la cuisine fut replongée dans le noir. Mais la lumière de la ville suffisait pour qu'ils se voient. Il contourna l'îlot central, s'essuya la bouche du revers de la main et se pencha pour l'embrasser. Mais elle détourna le visage et le fit asseoir sur une chaise. Maintenant, c'était elle qui décidait. Quand il tendit la main vers sa jupe, elle la repoussa. Pour, une seconde plus tard, la guider vers le creux de son genou. Elle remonta sa jupe pour lui faire voir sa culotte en dentelle, en espérant qu'il la reconnaisse, qu'il voie que c'était la même. Que celle de la fille. La jeune. L'innocente.

Sa main remonta, et elle ne put s'empêcher de gémir. Au lieu d'écarter la culotte, comme dans le film, il l'arracha. Elle gémit à nouveau, plus fort, se pencha sur la table, se cambra tandis qu'il déboutonnait son pantalon et le baissait avec son caleçon d'un seul mouvement. Il l'attrapa par les cheveux et la plaqua davantage contre la table. Se pencha sur elle de tout son poids, lui flaira le cou en la mordant fort, et elle sentit l'odeur du jus d'orange se mêler à celle du whisky du voyage en avion. D'un geste décidé, il lui écarta les pieds, se plaça derrière et entra en elle.

Jack la baisa fort, avec agressivité : à chaque coup de boutoir, le plateau de la table lui entrait dans le diaphragme. Il lui faisait un peu mal, mais la douleur était une libération, lui faisait oublier tout le reste pour se concentrer sur sa jouissance.

Elle était à lui. Sa jouissance lui appartenait. Son corps était à lui.

“Dis-moi quand tu jouis, gémit-elle, la joue collée à la surface de la table, où son rouge à lèvres laissait des traces poisseuses.

— Maintenant”, haleta Jack.

Elle s'agenouilla devant lui. La respiration lourde, il enfonça sa bite dans sa bouche ouverte. Saisit à deux mains l'arrière de sa tête et poussa plus profond. Elle lutta contre le réflexe de vomir, essaya de ne pas se détourner. Juste recevoir. Toujours recevoir, et rien d'autre.

Faye revit la scène du film porno et, quand Jack s'épancha, elle jouit de voir chez lui la même expression qu'avait le professeur du film en ravissant la jeune innocence.

“Bienvenue à la maison, chéri”, dit-elle avec un sourire forcé.
C’était une des dernières fois qu’ils couchaient ensemble
durant leur mariage.

STOCKHOLM, ÉTÉ 2001

Mes premières semaines à Stockholm ont été solitaires. Deux ans après le bac, je quittais Fjällbacka. Mentalement et physiquement. Je n'avais de cesse d'échapper à cette petite localité claustrophobique. Elle m'étouffait, avec ses ruelles pittoresques et ses habitants curieux dont les regards ne me laissaient jamais en paix. J'avais quinze mille couronnes en poche et les meilleures notes dans toutes les matières.

J'aurais préféré m'en aller plus tôt. Mais il m'avait fallu plus de temps que je ne pensais pour régler les questions pratiques : vendre la maison, nettoyer, repousser tous les fantômes qui se pressaient au portillon.

Les souvenirs faisaient si mal. Dans la maison de mon enfance, je les avais sans arrêt devant moi. Sebastian. Maman. Et surtout papa. Il n'y avait plus rien pour moi à Fjällbacka. Que des ragots. Et la mort.

Personne n'avait été là pour moi à l'époque. Et maintenant non plus. Alors j'avais fait ma valise et pris le train pour Stockholm, sans regarder en arrière.

Et en jurant de ne jamais revenir.

À la gare centrale de Stockholm, je me suis arrêtée devant une poubelle, j'ai ouvert mon portable et jeté la carte SIM. Désormais, aucune ombre du passé ne pourrait plus m'atteindre. Personne ne pourrait me menacer et me poursuivre.

J'ai loué une chambre pour l'été, dans un appartement situé au-dessus de Fältöversten, cet affreux centre commercial qui fait secouer la tête aux habitants du quartier huppé, en murmurant "C'est encore un coup des socialos, il fallait

qu'ils abîment notre bel Östermalm". Mais ça, je n'en savais rien à l'époque. Habituee au supermarché ICA Hedemyrs de Tanumshede, je trouvais Fältöversten charmant.

J'ai aimé Stockholm dès le premier instant. De ma fenêtre au septième étage, j'avais vue sur les belles façades des environs, les parcs verdoyants, les jolies voitures, en pensant qu'un jour moi aussi j'habiterais un de ces immeubles cossus du XIX^e siècle, avec un mari, trois enfants parfaits et un chien.

Mon mari serait peintre. Ou écrivain. Ou musicien. Aussi différent que possible de papa. Sophistiqué, intellectuel, mondain. Il sentirait bon et s'habillerait bien. Serait un peu dur avec les autres, mais pas avec moi, car je serais la seule à le comprendre.

Durant ces longues nuits lumineuses, je me promenais dans les rues de Stockholm. Je voyais les bagarres dans les ruelles, à la fermeture des cafés. J'entendais les cris, les pleurs, les rires. Les hurlements des véhicules d'urgence qui se précipitaient pour repousser le danger ou sauver des vies. Étonnée, je regardais les prostituées du centre-ville, avec leur maquillage des années 1980 et leurs talons hauts, leur teint blafard et les marques d'aiguilles à leurs bras qu'elles cherchaient à cacher sous les manches longues de leurs chemisiers ou de leurs pulls. Je leur demandais des cigarettes et fantasmais sur leur vie. La liberté d'être tout au fond du trou. Aucun risque de tomber plus bas dans la merde. Je jouais avec l'idée d'y aller moi aussi, juste pour comprendre ce que ça voulait dire, qui étaient ces hommes qui se payaient un moment d'intimité sale dans leur Volvo avec siège enfant à l'arrière et réserve de couches et de lingettes dans la boîte à gants.

C'est à cette période que ma vie a commencé pour de bon. Le passé était comme un boulet que je traînais au pied. Il me pesait, me gênait, m'entravait. Mais la moindre cellule de mon corps vibrait de curiosité. C'était moi face au reste du monde. Loin de chez moi, dans une ville dont j'avais rêvé toute ma vie. Je n'avais pas seulement désiré partir, j'avais désiré *y aller*. Lentement, je me suis approprié Stockholm. Cette ville m'a donné l'espoir de guérir et d'oublier.

Début juillet, ma propriétaire, une enseignante à la retraite, est partie rendre visite à ses petits-enfants dans le Norrland.

“Pas de visites”, m’a-t-elle gravement recommandé en fermant la porte.

“Pas de visites”, ai-je répété d’un air obéissant.

Le soir venu, je me suis maquillée et j’ai bu ses alcools. Gin, whisky. Kirsch et Amarula. C’était dégoûtant, mais peu important, c’était l’ivresse que je recherchais, l’ivresse promettant l’oubli et dont la chaleur se répandait dans tout mon corps.

Après avoir assez bu pour me donner du courage, j’ai enfilé une robe en coton et me suis dirigée vers Stureplan. Après quelques hésitations, je me suis installée à une terrasse qui semblait sympathique. Des visages connus passaient, que je n’avais jusqu’alors vus qu’à la télévision. Riants, enivrés. D’alcool et d’été.

Vers minuit, je me suis mise dans la queue devant une boîte de nuit, de l’autre côté de la rue. L’ambiance était à l’impatience, je n’étais pas sûre qu’on me laisserait entrer. Je me suis efforcée d’imiter les autres. De me comporter comme eux, même si j’ai par la suite compris qu’il devait s’agir de touristes. Aussi perdus que moi, mais avec une assurance de façade.

J’ai entendu rire derrière mon dos. Deux garçons de mon âge ont doublé tout le monde et se sont présentés aux vigiles. Un signe de tête et une poignée de main. Tous les regards étaient sur eux, jaloux et fascinés. Des heures à se préparer, en pouffant derrière un verre de rosé, pour ensuite se geler les jambes derrière une corde. Quand tout aurait pu être aussi simple. Si seulement on avait pu être quelqu’un.

Contrairement à moi, ces deux garçons étaient des personnes qu’on voyait, respectait et écoutait. Ils étaient *quelqu’un*. J’ai alors résolu que moi aussi, un jour...

À ce moment précis, un des garçons s’est retourné pour toiser avec curiosité la foule qu’il venait de doubler. Nos regards se sont croisés.

J’ai regardé ailleurs, fouillé mon sac, à la recherche d’une cigarette. Je ne voulais pas avoir l’air bête, l’air de ce que j’étais – la fille de la campagne allant pour la première fois en boîte de nuit dans la capitale. Ivre de gin et d’Amarula volés. Mais

l'instant suivant il était devant moi. Cheveux rasés, gentils yeux bleus. Oreilles légèrement décollées. Il portait une chemise beige et un jean sombre.

“Comment tu t'appelles ?

— Matilda”, ai-je répondu.

Le prénom que je haïssais. Le prénom qui appartenait à une autre vie, à une autre personne. Quelqu'un qui n'était plus moi. Que j'avais laissé derrière moi en montant dans le train pour Stockholm.

“Moi, c'est Viktor. T'es seule ?”

Je n'ai pas répondu.

“Va te présenter au vigile.

— Mais je ne suis pas sur la liste, ai-je murmuré.

— Moi non plus.”

Un sourire étincelant. J'ai quitté la queue, sous les regards jaloux et envieux de filles trop légèrement vêtues et de garçons trop gominés.

“Elle est avec moi.”

L'armoire à glace qui gardait l'entrée a soulevé la corde en disant : “Bienvenus.”

Au milieu de la foule, Viktor m'a pris la main pour m'entraîner dans l'obscurité. Des silhouettes, de fragiles lumières multicolores, des basses rebondissantes, des corps enlacés, la danse. Nous nous sommes installés au bout d'un long comptoir, et Viktor a salué le barman.

“Qu'est-ce que tu bois ?” a-t-il demandé.

Avec encore dans la bouche un goût sucré et écœurant de liqueurs, j'ai répondu : “Une bière.

— Bien, j'aime les filles qui boivent de la bière. C'est classe.

— Classe ?

— Oui. Bien, quoi. Cool.”

Il m'a tendu une Heineken. A levé sa bouteille pour trinquer. Je lui ai souri et j'ai bu une gorgée.

“De quoi rêves-tu dans la vie, Matilda ?

— D'être quelqu'un.” J'avais répondu sans réfléchir.

“Mais tu es déjà quelqu'un, non ?

— Quelqu'un d'autre.

— Je trouve que tu es déjà pas mal comme ça.”

Viktor a esquissé quelques pas de danse de côté, en balançant la tête au rythme de la musique.

“Et toi, tu rêves de quoi ?

— Moi ? Je veux juste jouer de la musique.

— Tu es musicien ?”

J'étais obligée de me pencher vers lui et de hausser la voix pour qu'il m'entende.

“DJ. Mais ce soir, j'ai congé. Demain, c'est moi qui serai là-haut.”

J'ai suivi son doigt. Sur une petite scène, contre le mur, derrière des platines, le type qui était avec Viktor se trémoussait au rythme de la musique. Un moment après, il est venu se présenter. Axel. Il semblait gentil et inoffensif.

“Sympa de te rencontrer, Matilda”, a-t-il dit en tendant la main.

J'ai songé combien ils étaient différents des garçons de ma ville natale. Polis. S'exprimant bien. Axel a commandé à boire et a disparu. Viktor et moi avons trinqué à nouveau. Ma bière était bientôt finie.

“Avant le concert, demain, on va faire une fête en début de soirée avec des potes. Tu veux passer ?

— Peut-être, ai-je dit en le regardant d'un air pensif. Au fait, pourquoi tu voulais me faire entrer avec toi ?”

J'ai démonstrativement bu le fond de ma bouteille. En espérant qu'il en commanderait une autre. Ce qu'il a fait, une pour moi et une pour lui. Puis il a répondu à ma question. Ses yeux bleus luisaient dans le noir.

“Parce que tu es jolie. Et tu avais l'air seule. Tu regrettes ?

— Non, pas du tout.”

Il a pêché un paquet de Marlboro dans sa poche arrière, m'a tendu une cigarette. Je n'avais rien contre m'en faire offrir, j'avais fumé les miennes. Il ne me restait plus grand-chose des quinze mille couronnes du surplus de la vente de la maison, une fois remboursé le prêt et tout ce qu'il fallait payer.

Nos mains se sont touchées quand il a allumé ma cigarette. La sienne était chaude et bronzée. Aussitôt disparu, son contact m'a manqué.

“Tu as des yeux tristes. Tu le sais ? a-t-il dit en tirant une profonde bouffée.

— Qu’est-ce que tu veux dire ?

— Que tu as l’air de porter un chagrin. Je trouve ça beau. Les gens toujours gais m’ennuient. La vie est belle. Mais pas tout le temps. Les gens toujours contents m’ennuient. Nous ne sommes pas faits pour être heureux en permanence, le monde s’arrêterait.”

Je n’ai rien répondu. Je le soupçonnais de se moquer de moi.

Soudain, l’ivresse m’a fait tourner la tête. J’ai décidé de m’offrir un souvenir, je me suis penchée en saisissant sa tête entre mes mains et j’ai approché son visage du mien. Un geste qui a dû me faire passer pour plus sûre de moi que je ne l’étais en réalité. Nos lèvres se sont rencontrées. Il avait goût de bière et de Marlboro et embrassait bien. Avec douceur, mais intensité.

“On va chez moi ?” a-t-il demandé.

En peignoir bleu marine, Jack lisait *Dagens Industri* à la table de la cuisine. Il ne leva même pas les yeux quand Faye entra, mais elle y était habituée, quand il était stressé. Et vu toutes ses responsabilités et les heures qu'il passait au bureau, il méritait bien qu'on le laisse tranquille le matin en week-end.

L'appartement de quatre cents mètres carrés, fruit de la réunion de quatre appartements, rendait claustrophobe quand Jack voulait être tranquille. Faye ne savait toujours pas comment se comporter ces jours-là.

Dans la voiture, en rentrant de Lidingö, où Julienne était invitée à jouer avec une copine de maternelle, Faye s'était fait une joie de passer la matinée avec Jack. Rien que tous les deux. Se blottir au lit, regarder une quelconque émission télévisée dont ils condamneraient ensemble l'idiotie et la vulgarité. Elle voulait que Jack lui raconte sa semaine. Aller se promener main dans la main à Djurgården.

Parler, comme autrefois.

Elle nettoya les restes du petit-déjeuner de Julienne. Les flocons s'étaient ramollis dans le lait. Elle détestait toucher les céréales molles, l'odeur aigre, et ravala un haut-le-cœur en passant un torchon pour essuyer.

Des miettes parsemaient l'îlot central et une tartine à demi mangée défait les lois de la gravité, en équilibre sur le bord. Elle ne tenait que parce qu'elle était retournée côté beurre.

“Tu ne pourrais pas essayer de ranger, avant de partir ? dit Jack, sans lever le nez de son journal. On ne va quand même pas faire venir la femme de ménage le week-end ?

— Pardon.” Faye avala la boule qu’elle avait dans la gorge, tout en essuyant le plan de travail. “Julienne voulait partir. Elle criait tellement.”

Jack lâcha un “Mmm” et continua sa lecture. Il sortait de la douche, après son jogging. Il sentait bon l’Armani Code, le parfum qu’il portait déjà quand ils s’étaient rencontrés. Julienne était déçue de ne pas voir son papa, mais il était parti courir avant qu’elle se lève, et n’était pas revenu avant que Faye aille la déposer. La matinée avait été mouvementée. Aucune des quatre choix de petit-déjeuner proposées à Julienne n’avait fait l’affaire, et l’habillage avait été un pénible marathon qui l’avait mise en sueur.

Mais au moins, la cuisine était propre, à présent. Les traces de la bataille nettoyées.

Faye posa la lavette dans l’évier et regarda Jack, assis à la table de la cuisine. Il avait beau être grand, athlétique, avoir des responsabilités et du succès, tous les attributs d’un homme heureux, il était encore un petit garçon, à bien des égards. Elle était la seule à le voir tel qu’il était vraiment.

Faye l’aimerait toujours, quoi qu’il arrive.

“Il commence à être temps de te couper les cheveux, mon chéri.”

Elle tendit la main, parvint à toucher quelques mèches humides avant qu’il n’esquive.

“Pas le temps. Cette expansion est compliquée, je dois rester entièrement concentré. Je ne peux pas aller chez le coiffeur pour un oui ou pour un non, comme toi.”

Faye s’assit sur la chaise à côté de lui, les mains sur les genoux, en essayant de se rappeler quand il s’était coupé les cheveux pour la dernière fois.

“Tu veux en parler ?

— De quoi ?

— De Compare.”

Lentement, ses yeux passèrent du journal à Faye. Il secoua la tête en soupirant. Elle regrettait d’avoir ouvert la bouche. Regrettait de ne pas s’être contentée d’essuyer les miettes de pain sur le plan de travail. Elle prit pourtant son élan :

“Autrefois, tu voulais bien...”

Jack sursauta et baissa son journal. Sa frange trop longue de quelques millimètres lui tomba sur le visage et il agita la tête avec agacement. Pourquoi ne pouvait-elle pas le laisser tranquille ? Juste essayer la cuisine. Être mince, belle et soumise. Il avait travaillé toute la semaine. Tel qu'elle le connaissait, il allait s'enfermer dans son bureau, dans sa tour, et continuer à travailler. Pour elle et Julienne. Pour qu'elles ne manquent de rien. Car c'était là leur but. Pas le sien. Le leur.

“À quoi ça servirait d'en parler ? Tu n'y connais plus rien, en affaires, non ? C'est tout neuf, il faut être dans le coup.”

Faye tripotait son alliance. La tournait, encore, et encore.

Si elle n'avait rien dit, ils auraient pu passer cette matinée dont elle rêvait. Mais elle avait tout gâché avec sa question stupide. Alors qu'elle savait bien à quoi s'en tenir.

“Connais-tu seulement le nom du ministre de l'Économie ?

— Mikael Damberg”, répondit-elle instinctivement. Instinctivement et correctement.

En voyant le regard de Jack, elle le regretta. Pourquoi ne pouvait-elle pas juste fermer sa gueule ?

“OK. Une nouvelle loi va bientôt entrer en vigueur. Sais-tu laquelle ?”

Elle savait. Mais secoua lentement la tête.

“Non, bien sûr, continua Jack. Elle stipule que nous, les entreprises, devons désormais avertir nos clients un mois avant le terme de leur abonnement. Avant, pas besoin, le compteur continuait à tourner. Tu piges ce que ça implique ?”

Bien entendu, elle savait. Elle aurait pu lui donner les chiffres exacts de l'impact de cette loi sur Compare. Mais elle l'aimait. Elle était là, dans sa cuisine à un million de couronnes, avec son mari qui était un petit garçon dans un corps d'homme, un homme qu'elle était seule à connaître et qu'elle aimait plus que tout. Aussi, au lieu de dire que Leasando AB, une petite compagnie d'électricité qui appartenait à Compare, perdrait environ 20 % de ses clients, dont autrefois l'abonnement aurait simplement couru, que son chiffre d'affaires diminuerait en gros de cinq cents millions dans l'année et son bénéfice de deux cents, elle se contenta de secouer la tête.

Tritura son alliance.

“Tu ne sais pas, finit par dire Jack. Tu peux me laisser lire, maintenant ?”

Il remonta son journal. Retourna dans ce monde de chiffres, de cours d’actions, de nouvelles émissions et d’achats d’entreprises auquel elle avait consacré trois ans à l’école de commerce, avant d’abandonner ses études. Pour Jack. Pour la compagnie. Pour la famille.

Elle rinça la lavette sous le robinet, ramassa du bout des doigts les flocons humides au fond de l’évier et les jeta à la poubelle. Dans son dos, elle entendit le froissement du journal de Jack. Elle referma la poubelle en silence pour ne pas le déranger.

STOCKHOLM, ÉTÉ 2001

Viktor Blom avait un grain de beauté brun clair dans le cou et un large dos bronzé. Il dormait profondément, j'ai eu tout le temps de l'observer, ainsi que la chambre où nous étions. La fenêtre n'avait pas de rideaux et, à part le lit double, il n'y avait qu'une chaise où s'entassait du linge sale. Les reflets du soleil dansaient sur les murs blancs.

Mes jambes nues étaient entourées d'un drap malpropre et humide. Je m'en suis débarrassée d'un coup de pied et m'en suis drapée comme d'une serviette, avant d'ouvrir précautionneusement la porte de la chambre. Le meublé spartiate que Viktor et Axel louaient pour l'été dans Brantingsgatan, dans le quartier Gärdet, avait un étage et un rez-de-chaussée donnant sur un petit jardin avec une table, des chaises en bois et un barbecue sphérique noir. Sur la table, une canette de Fanta bourrée de mégots faisait office de cendrier.

On entendait de lourds ronflements dans la chambre d'Axel. Au rez-de-chaussée, il y avait un séjour et la cuisine. J'y suis descendue, j'ai fait du café et fouillé dans mon sac jeté par terre dans l'entrée, à la recherche de clopes. J'ai pris ensuite le café, mon paquet de cigarettes et je me suis affalée sur une chaise dans le jardin.

Le parc Tessin s'étendait sous mes yeux. Le soleil encore bas m'obligeait à plisser les yeux.

Je ne voulais être ni pénible ni collante. Cette histoire de Viktor qui voulait que je vienne à leur fête, ce n'était sûrement que des mots. Pour coucher. J'avais déjà entendu des promesses autrement mirifiques, autour d'un verre. Viktor

avait l'air de s'être bien amusé avec moi. Et moi avec lui. Mais mieux valait en rester là. J'ai écrasé ma cigarette dans la canette de Fanta et je me suis levée pour récupérer mes vêtements. Au même moment, la porte s'est ouverte derrière moi.

“Ah, tu es là, a fait Viktor, encore endormi. Tu as une cigarette ?”

Je lui en ai tendu une. Clignant des yeux dans le soleil, il s'est installé sur la chaise que je venais de quitter. Je me suis assise à côté de lui.

“J'allais partir.”

J'ai guetté l'expression de soulagement sur son visage. La gratitude que je ne sois pas une de ces nanas collantes qui ne comprennent pas quand il faut s'en aller.

Mais Viktor m'a surprise.

“Partir ? s'est-il exclamé. Mais pourquoi ?

— Mais je n'habite pas ici.

— Et alors ?

— Axel et toi, vous ne voulez pas m'avoir dans les pattes. J'ai bien compris que c'était un truc d'un soir, et que tu es bien élevé. Je ne veux juste pas être la fille pénible qui s'incruste.”

Viktor a détourné les yeux vers le parc Tessin. J'ai réprimé l'envie de passer la main sur le court duvet de son crâne rasé. Une photo au mur de sa chambre montrait qu'il avait les cheveux épais et bouclés. Il a continué à se taire et, un instant, j'ai cru l'avoir percé à jour. Qu'il était aussi transparent que les autres mecs.

Il a fini par dire :

“Je ne sais pas comment les garçons te traitent, d'habitude, comment ça se passe là d'où tu viens, mais moi, je te trouve belle. Tu es différente, vraie. Si tu veux t'en aller, tu peux, bien sûr, mais moi, je trouverais ça sympa si tu restais un peu. Je pensais descendre au 7-Eleven nous chercher du jus et des croissants, puis lézarder au soleil, et plus tard commander une pizza.

— OK.” J'ai répondu sans prendre le temps de réfléchir.

Une guêpe est passée devant mon visage. Je l'ai chassée, je n'ai jamais eu peur des guêpes. Il y avait tellement plus effrayant.

“OK ? Sérieux, c'est quoi, ces types que tu fréquentes ?

— Chez moi, les mecs... Je ne sais pas. D'habitude, ils veulent coucher, et puis qu'on s'en aille, tu vois le plan. Ils ont prévu d'autres trucs pour la journée, quoi."

Je n'ai rien dit des regards. Des mots. De la honte que je devais porter même si c'était celle d'un autre. Donner mon corps à celui qui le voulait n'était rien comparé à tout le reste.

Viktor s'est protégé les yeux du soleil.

"Depuis quand t'es à Stockholm ?

— Un mois.

— Bienvenue.

— Merci."

Vers sept heures, ce soir-là, les gens ont afflué dans l'appartement. La plupart avaient quelques années de plus que moi et, au début, je me suis sentie un peu perdue. Viktor a disparu dans la foule et je me suis retrouvée à la table du jardin avec Axel. Je sirotais un cocktail en fumant des cigarettes et m'étouffais de rire en l'écoutant raconter son périple en train avec Viktor l'été précédent. Deux filles se sont présentées : Julia et Sara. Julia avait de longs cheveux bruns, des yeux verts, et portait une belle robe bleu sombre. Sara avait une jupe en jean, un débardeur blanc et ses cheveux blonds négligemment attachés.

"Je stresse tellement pour cet automne, a dit Julia en se penchant en avant. Je voudrais trop laisser tomber, ou au moins prendre une année sabbatique, mais papa refuse. Il suffit que j'aborde le sujet pour qu'il se fâche. Putain, ce que je déteste Lund !

— Ma pauvre, a compati Sara en lâchant des ronds de fumée.

— Ah, si j'avais d'assez bonnes notes pour entrer à Sup de Co. Mais on s'en fout. Ce soir, on se marre."

Julia s'est redressée et m'a regardée, comme si elle venait seulement de s'apercevoir de ma présence.

"Et toi, qu'est-ce que tu fais ?"

Je me suis raclé la gorge. J'ai soufflé un peu de fumée. Je n'avais aucune envie de raconter mes projets à une personne que je venais de rencontrer.

"Je ne fais pas grand-chose en ce moment.

— Cool. Mais tu comptes faire des études ?”

Comme j’avais envoyé ma candidature à plusieurs formations à Stockholm, j’ai hoché la tête. J’ai songé à mon compte en banque qui se vidait à une vitesse alarmante.

“Oui. Mais il faut encore attendre un moment avant d’avoir des réponses.

— D’où tu connais Axel ?”

C’était l’autre, Sara, qui avait posé la question, en le montrant de la tête.

“J’ai rencontré Viktor, je ne sais pas si vous le connaissez, hier, au Buddha Bar.

— Tu as dormi ici ?”

J’ai hoché la tête.

Elles ont terminé leurs cigarettes en silence avant de se lever.

“Julia et Viktor étaient ensemble, avant, a dit Axel quand elles ont été parties.

— Avant ?

— Jusqu’il y a trois mois, à peu près. C’est la première fois qu’ils se revoient depuis qu’elle est rentrée de Lund.”

Julia et Sara nous ont accompagnés au Buddha Bar. Elles collaient Viktor et n’arrêtaient pas de me jeter des regards noirs. Plus je buvais, plus ça m’énervait.

Viktor a quitté un instant ses platines pour venir nous voir, Axel et moi. Je l’ai enlacé en regardant Julia plisser les yeux. Il m’a embrassée et je lui ai un peu mordu la lèvre inférieure. Au moment de retourner mixer, il m’a demandé si je voulais lui tenir compagnie. Il m’a prise par la taille tandis que nous traversions la foule. Ça a mis du temps, car tout le monde l’arrêtait pour bavarder. Une fois dans sa cabine, Viktor a mis ses écouteurs, ajusté quelques réglages et commencé à se balancer au rythme de la musique.

J’ai fait comme lui. Puis je lui ai pris la main, l’ai glissée sous ma robe, entre mes jambes. Je n’avais pas de culotte.

“Tu rentres avec moi, ce soir ? m’a-t-il demandé.

— Oui – si tu veux ?”

Son regard intense rendait toute réponse superflue.

“Qu’est-ce qu’on va faire ?” l’ai-je taquiné.

Viktor a ri et changé de chanson.

Cette sensation était tellement merveilleuse. J’étais libre à présent. Libre de faire ce que je voulais. D’être qui je voulais. Sans ce passé qui faisait tout merder autour de moi, en moi. Lentement, peu à peu, je devenais quelqu’un d’autre.

J’ai regardé les gens sur la piste, fermé les yeux en songeant à Fjällbacka. À la curiosité, aux regards qui me suivaient où que j’aïlle, au mélange de fascination et de pitié, poisseux, lourd, étouffant. Ici, personne ne savait. Ici, personne ne me regardait. Ma place était ici. À Stockholm.

“Je vais au petit coin, ai-je crié.

— OK. Je finis dans dix minutes. On se retrouve à la sortie ?”

J’ai hoché la tête avant de me diriger vers les toilettes des dames. Je me suis mise dans la queue en souriant à l’idée que Viktor était à moi et à personne d’autre. La musique résonnait au loin, faisant vibrer en rythme le miroir du mur.

J’y ai regardé mon reflet. Mes cheveux étaient plus blonds que d’habitude, je me sentais bronzée et fraîche. Je me suis trouvé l’air plus âgée que quelques semaines plus tôt seulement. Au lavabo, une fille a dirigé une bombe rose de laque vers ses cheveux. Le parfum sucré m’a piqué le nez, mais produisait un contraste bienvenu avec les odeurs de sueur, d’alcool et de tabac.

La porte s’est ouverte derrière moi et, l’espace d’un instant, le volume de la musique a augmenté.

J’ai senti qu’on me tapait sur l’épaule et je me suis retournée. J’ai eu le temps d’apercevoir Julia avant d’être aspergée par le contenu de son verre. Un glaçon m’a touché le front avant de rebondir par terre. Ça m’a brûlée, j’ai cligné les yeux de surprise et de douleur.

“Mais bordel, qu’est-ce qui te prend ? ai-je crié en reculant d’un pas.

— Petite pute de bouseuse !” a lâché Julia avant de tourner les talons et de disparaître.

Quelques autres filles ont ri. Je me suis essuyée avec une serviette. L’humiliation fourmillait sur tout mon corps. Mon ancien moi était de retour. Celui qui s’accroupissait, se cachait dans l’ombre. Celui qui ployait sous le poids de trop de secrets.